

# PRÉSENCE

magazine

Volume 10 • N° 75

JUIN-JUILLET 2001 • 4,50 \$



RENCONTRE  
FABIEN  
LEBEUF

DOSSIER

## Histoires de jeunes





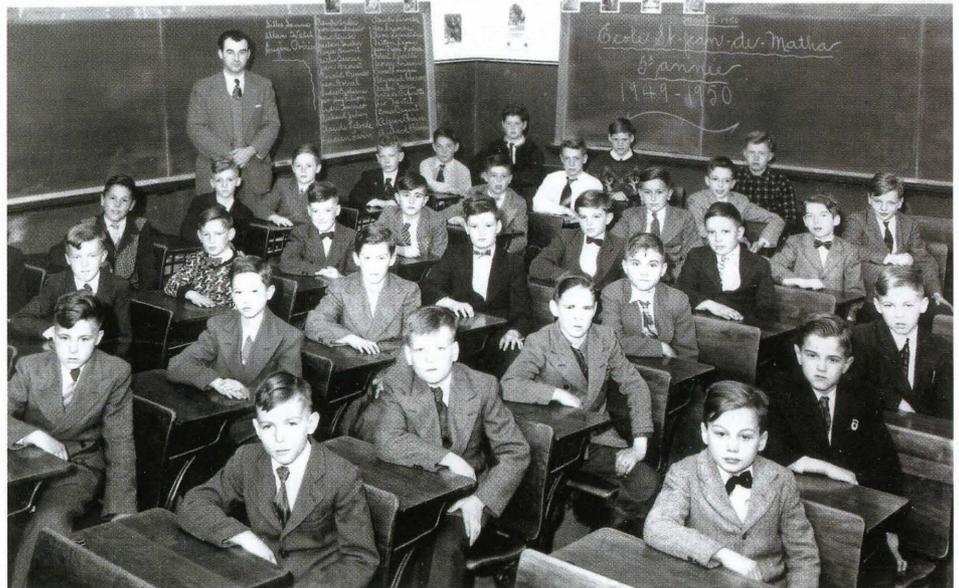
MARIE GRATTON

## Le laisser-aller dans tous ses états

En pleine période de vacances, le moment est-il bien choisi pour m'attaquer au laisser-aller en quelques-uns de ses états? Il y a un instant, j'ai écrit: en tous ses états, mais j'ai vite compris que mon titre était trop ambitieux. Pour remplir convenablement la commande, deux pages ne peuvent suffire; c'est tout un livre qu'il me faudrait. Car le problème a de l'ampleur!

*Il n'y a pas si longtemps, on apprenait, très jeune, les règles de bienséance et de politesse, comme on disait alors. Cela allait de soi dans une société plutôt rigide...*

*Vit-on aujourd'hui le retour du balancier?*



GRACIEUSETÉ D'ANDRÉ MYRE

L'été; la plage; le camping, sauvage ou pas; les barbe-cues; le jardinage; le farniente et les p'tits oiseaux, c'est le moment rêvé et patiemment attendu, pour la plupart d'entre nous, de voir se multiplier les occasions de prendre congé des conventions contraignantes et d'en profiter pour nous laisser aller. Pour dételer. Il ne faut pas compter sur moi pour vilipender ce laisser-aller-là. Il m'apparaît comme une cure de santé mentale qui permet de reprendre ensuite le collier avec des forces fraîches et un entrain renouvelé.

Moi, je pense plutôt à un laisser-aller qui envahit comme une mauvaise herbe tous les champs de nos attitudes et de nos comportements sociaux à longueur d'année, et qui ne relève plus d'une saine et indispensable détente, mais d'un je-m'en-foutisme détestable et pernicieux. Je vous parle d'un laisser-aller qui fait de la médiocrité sa règle, et de la recherche de la qualité une sorte de tare pour maniaques et scrupuleux attardés. Vous en conviendrez sans doute avec moi, les exemples ne manquent pas qui peuvent servir à illustrer mon propos. Je n'en retiendrai que deux ou trois qui me dérangent particulièrement, et qui m'inquiètent plus encore, s'il se peut, qu'ils ne me chagrinent.

\*\*\*

Gilles Vigneault, il y a quelques décennies, avait trouvé une formule heureuse pour dénoncer un de nos malheurs. Au Québec, avait-il dit en substance, nous ne parlons pas «une langue châtiée, mais punie». Que dire de la langue que nous écrivons? Pendant de longues années, des examens et des

travaux écrits me sont passés sous les yeux. Je corrigeais alors systématiquement les fautes les plus criantes de syntaxe, et toutes les fautes d'orthographe qu'une seule lecture me permettait de dénicher. Certains de mes étudiants et de mes étudiantes me reprochaient d'accorder trop d'importance au manque de qualité de leur français écrit. Tout le problème résidait là, dans l'écart considérable qu'il y avait entre leur français et le français. Selon eux, je n'aurais dû m'intéresser qu'au «fond», même s'il en devenait parfois insondable à force d'être exprimé dans une langue incorrecte. Je dois à la vérité de dire que d'autres me sont restés reconnaissants de leur avoir fait comprendre que la «forme» est au service du «fond», et ne peut pas sans l'appauvrir s'en dissocier.

À l'effrayante médiocrité de leur français, certains professeurs du primaire, venus pour des cours de recyclage en enseignement religieux, trouvaient comme excuse qu'ils étaient «déformés par leurs élèves». N'oubliez surtout pas que j'avais affaire à des humoristes, j'étais malheureusement en face de gens sérieux, mais cruellement à court d'excuses. J'ai vu aussi une étudiante de première année au baccalauréat en pédagogie, qui ne pouvait pas écrire trois lignes sans fautes, et à qui je faisais remarquer qu'elle allait devoir avant longtemps enseigner le français à des enfants, me répliquer avec aplomb qu'elle avait «trois ans pour l'apprendre». Là où, visiblement, les écoles primaire et secondaire et le cégep avaient échoué, l'université devait réussir à lui inculquer — ainsi qu'à ses semblables —, une connaissance suffisante de sa langue maternelle, en sorte qu'elle puisse sans honte, et surtout

sans dommage, la transmettre à la génération montante. C'était il y a 20 ans et des poussières. Aussi, quand le 29 mars 2001, je voyais une journaliste du *Devoir* poser la question: «Le français des profs vacille-t-il?», vous imaginez bien qu'avant même de lire l'article, je me doutais un tout petit peu de la réponse. Je craignais le pire et, comme disait l'autre, je ne fus pas déçue. Mais j'en suis triste, et je trouve la situation alarmante. Bien sûr, beaucoup de jeunes et d'enseignants, à tous les niveaux, parlent et écrivent une langue correcte. Il reste que le peu d'intérêt que trop de personnes attachent au fait de maîtriser convenablement l'expression écrite du français dénote le peu de respect qu'ils éprouvent pour leur culture, pour sa survie, pour son épanouissement et pour son rayonnement. À ce chapitre comme à tant d'autres, le laisser-aller se transmet. Si la tendance se maintient, nous ne parlerons plus avant longtemps d'héritage culturel, mais de banqueroute linguistique.

\* \* \*

Il est un autre domaine où le laisser-aller sévit, celui de la politesse la plus élémentaire. Je ne songe pas ici à me plaindre de manquements à des formes subtiles et raffinées de courtoisie, non, c'est un je-m'en-foutisme bien plus primaire que j'observe et déplore. J'ai une habitude prolongée des portes qu'on me laisse claquer en plein visage et, depuis fort longtemps, j'ai appris à m'en accommoder. Mais j'avoue restée surprise quand je n'ai droit ni à un léger sourire ni à un merci tout simple quand je cède le pas et retient une porte ouverte pour un homme les bras chargés de colis, ou pour une femme poussant un enfant dans son landeau. Si je continue à le faire à chaque fois que l'occasion s'en présente, je pense que c'est par un vieux réflexe de courtoisie auquel se mêle, avec le temps, la curiosité d'observer de près l'absence totale de civisme qui frappe beaucoup de citoyens. Il m'arrive aussi, évidemment, d'être parfois l'objet d'un geste délicat; j'en suis alors charmée et surprise. Et c'est en mesurant ma surprise que je jauge le laisser-aller ambiant et, je le crains, prédominant.

\* \* \*

J'entendais l'autre jour des gens ayant un peu plus que la moitié de mon âge — on ne peut donc pas dans leur cas parler de vieux grincheux —, se plaindre de la qualité des services disponibles dans des magasins, des garages et des boutiques spécialisées dans le commerce d'appareils

électroniques. Vendre semble le seul souci de tout ce beau monde; pour le service après vente, il faut repasser. Si quelque chose va de travers, non seulement, disait-on, le client n'a pas toujours raison, comme des slogans nous avaient appris à le penser, mais le vendeur ou le technicien n'a jamais tort, même lorsque, visiblement, il connaît peu ou mal son métier. Ici encore, bien sûr, il faut se méfier des généralisations outrancières. Le goût du travail bien fait et la compétence technique et professionnelle sont encore et toujours le fait de beaucoup de travailleuses et de travailleurs. Mais le je-m'en-foutisme de plusieurs a de quoi inquiéter.

Je m'en suis tenue à trois exemples pour illustrer l'envahissement du laisser-aller qui, progressivement, mine notre qualité de vie, détériore nos relations interpersonnelles et menace notre avenir culturel. Il me semble qu'il faut à tout prix renverser la vapeur et attaquer le problème à sa racine. C'est très tôt qu'il faut inculquer aux enfants le goût de bien parler et, dès qu'ils en sont capables, celui d'écrire le plus correctement possible. Plus largement, il faut leur communiquer la soif d'apprendre, et d'y trouver du plaisir. Ils doivent savoir qu'une tâche bâclée leur apparaîtra toujours comme une corvée, alors qu'un travail bien fait porté en lui-même sa récompense. Mais cela suppose, bien évidemment, qu'ils aient des parents attentifs et des profs compétents: ni les uns ni les autres ne pourront jamais transmettre plus de valeurs qu'ils n'en ont, ni enseigner plus qu'ils n'en savent. Et il est à craindre aussi qu'ils ne puissent inspirer beaucoup plus d'enthousiasme qu'ils n'en éprouvent. À moins, bien sûr, que malgré leurs lacunes personnelles, ils n'aient pas réussi à éteindre chez leurs élèves toute curiosité intellectuelle ni tout attrait pour leur amélioration individuelle et collective.

C'est dans la famille et à l'école aussi qu'on apprend les rudiments du civisme et les plaisirs que procurent les relations empreintes de politesse, qui demeurent, il me semble, le plus sûr rempart contre le fléau de la violence, dans toutes les sphères de la société. C'est encore très tôt qu'il faut rendre les enfants responsables de leurs actes, les habituer à en assumer les conséquences, leur donner la fierté du travail soigné et leur faire entrevoir la satisfaction qu'en on peut tirer.

Si nous éprouvons tant de mal à nous forger un projet de société, ne faut-il pas en chercher au moins une des causes dans un envahissant laisser-aller individuel et collectif? Au retour des vacances, laissez-vous aller à y penser. ■

Vous êtes à la recherche de la perfection sonore d'un bel orgue à tuyaux?

Un orgue ALLEN vous offre une telle perfection à un prix abordable et nécessite un minimum d'entretien

Plus de 20 modèles standards disponibles

**J. F. Lindsay Consultants Inc.**  
Distributeur québécois des orgues ALLEN  
96 Donegani, bureau 306  
Pointe-Claire, QC, H9R 2V4  
(514) 630-1988 ou 1-800-387-1988  
<http://www.softworld.qc.ca/allen.htm>  
[allenorg@jflindsay-consult.ca](mailto:allenorg@jflindsay-consult.ca)



orgues **Allen**

*Projet de mariage... projet d'Alliance*




OFFICE DE  
LA FAMILLE  
MONTRÉAL

*Préparation unique, d'octobre à avril  
pour enrichir votre vie de couple  
approfondir le sens chrétien du mariage*

514 925-4300 poste 221